

Le Regard d'Alice
de Jean Louis Bourdon

A mes amis Christophe et Yvette et les enfants

Le Regard d'Alice

Un salon de maison, la porte d'entrée de la rue est en fond de scène, côté jardin. Une entrée sans porte est côté mur-jardin, une porte est côté mur cour qui correspond à la chambre d'Alice. La maison est normalement meublée, frigidaire, table, quatre chaises et un canapé-lit déplié est en fond de scène côté cour. Un homme est debout à une fenêtre invisible du public, côté cour devant scène. Un match est donné à la télé.

L'HOMME, ivre. — Si tu t'imagines que ta vie va s'arranger ! Tu te fout le doigt dans l'œil jusqu'à la gorge ! Idiote ! On va bien rigoler ! Quand il en aura trouvé une autre, allez hop ! Il te foutra dehors ! Du balai ! Il te balancera comme une pauvre tarte !
Une très jeune fille entre dans la maison, elle a une quinzaine d'années, elle a des pinces à linge à la ceinture.

LA FILLE — Tu vas te taire papa ! On t'entend à dix kilomètres à la ronde !
Elle va dans l'autre pièce.

LE PÈRE — Y'a personne à dix kilomètres à la ronde !

VOIX DE LA FILLE — C'est pas une raison !

LE PÈRE — C'est à cette heure-ci que tu fais sécher cette saloperie de linge ?

VOIX DE LA FILLE — Je ne peux pas aller plus vite que la machine, d'accord ?

LE PÈRE — Ta mère faisait le linge le matin, ma petite, ça, faudra que tu te le mettes dans la tête !

VOIX DE LA FILLE — J'étais à l'école ce matin, papa ! Ça aussi faudra que tu te le mettes dans la tête ! Et puis, ma mère, comme tu dis, elle est partie ! Ok ? Elle est au lit avec un autre homme, et ton linge, elle s'en contre-fout ! Tu comprends ça ?
Elle revient sur le pas de l'entrée de la pièce.

— Alors moi, cette saloperie de linge, pour prendre ton langage, je le fais quand je peux ! D'accord ?
Elle repart dans l'autre pièce.

LE PÈRE — Elle reviendra ! Elle reviendra, chérie, même si je dois

aller la chercher par la peau des fesses ! Elle reviendra ! Ça, je te le jure !

VOIX DE LA FILLE — Ça fait tellement longtemps, papa, faut oublier !

LE PÈRE — Jamais !

VOIX DE LA FILLE — Arrête de boire !

LE PÈRE, *se lève à nouveau et va encore à la fenêtre.*

— Je vais lui faire la peau à ce bridé, tu peux me croire ! Je vais te le choper et je vais lui fourrer ma 22 dans le cul à ce sale type ! Et nous verrons bien si elle le trouve toujours aussi séduisant son bouffeur de nems, ce serveur de nouilles !

VOIX DE LA FILLE — C'est pas un serveur de nouilles, c'est le patron.

LE PÈRE — Il serait président de la république que ça n'y changerait rien !!

VOIX DE LA FILLE — Va te coucher, ça vaudra mieux !

LE PÈRE — Je veux pas dormir, je veux lui dire ses quatre vérités, t'entends !

VOIX DE LA FILLE — Tu me fatigues, papa !

LE PÈRE, *retournant à son fauteuil.* — Nous verrons si tu vas faire le malin encore longtemps, nous allons voir ça, mon bonhomme !

Il s'en prend à un joueur de foot à la télé.

— Imbécile ! Quand on sait pas jouer au foot, on fait autre chose, abruti ! Pourquoi on te paye une fortune Ducon ? Et ce suceur de journaliste, regarde-le moi cet abruti ! Bande de crétins !!

LA FILLE, *elle apparait sur le pas de l'entrée.* — Arrête, papa ! Eux, ils ne t'entendent pas, mais moi, tu me casses les oreilles !

Elle ressort.

LE PÈRE, *l'air désespéré.* — Ta mère est une femme formidable chérie, c'est moi qui ai tout foiré, je suis un moins que rien.

VOIX DE LA FILLE — Arrête ! Si elle avait été aussi formidable que

ça, elle ne serait pas partie !

LE PÈRE — J'ai tout merdé !

VOIX DE LA FILLE — C'est pas la seule femme sur terre, tu n'as qu'à t'en trouver une autre !

LE PÈRE — C'était un ange, chérie, ta mère était un ange...

VOIX DE LA FILLE — Oui, mais l'ange s'est envolé ! Faut penser à autre chose.

LE PÈRE — C'était la plus belle femme que j'avais jamais vue ! Et puis, tout ça, c'est pas de sa faute !

VOIX DE LA FILLE — Non, c'était jamais de sa faute !

LE PÈRE — Ta mère a eu une enfance difficile.

VOIX DE LA FILLE — On va pas remettre ça, papa !

Elle apparait à l'entrée.

— Et moi, tu trouves que j'ai une enfance facile ?

LE PÈRE — C'est pas pareil, chérie ! Moi, je suis là !

La Fille repart dans l'autre pièce.

LE PÈRE — Cet incendie ! Elle a failli mourir, ça a été un choc pour elle, et perdre ses parents comme ça, à son âge ! Le pauvre bébé, après ça, elle s'est retrouvée toute seule !

LA FILLE, *elle revient dans le salon se servir un verre de lait.*

— A seize ans, on n'est plus un bébé !

LE PÈRE — Si, à seize ans, on est encore un bébé !

LA FILLE — Arrête de toujours lui trouver des excuses !

LE PÈRE — Elle n'a jamais été comme tout le monde, c'est une passionnée ! Quand on s'est connu, elle m'a tellement aimé, chérie, c'était pas croyable !

LA FILLE — Oui, tout beau, tout neuf !

LE PÈRE — Je l'aime tellement, chérie !

LA FILLE — Arrête, papa ! Ça fait si longtemps maintenant !

LE PÈRE — Je l'aimerai toujours !

LA FILLE — Oui, c'est ça ! On en reparlera demain ! Va dormir, ça vaudra mieux.

Ivre, le Père pleure comme un bébé.

LA FILLE — Ne pleure pas, papa, s'il te plaît !

Elle vient s'asseoir à côté de lui.

— Je suis là, moi, je t'aime, et je laisserai personne te faire du mal. Moi, je serai toujours là pour te protéger, ça me rend triste de te voir pleurer, mon papa. Elle en vaut pas la peine. Crois-moi. Ne pleure plus, s'il te plaît. Pour que tu dormes bien, je vais te donner une autre bière et après, je te mettrai au lit, d'accord ?

LE PÈRE — Tu ne peux pas comprendre...

LA FILLE — Avant, tu ne buvais presque pas, regarde maintenant dans quel état tu te mets !

LE PÈRE — je l'aimerai toute ma vie, chérie.

LA FILLE — Et moi qui croyais que ce genre de chose s'arrangeait avec le temps...

Elle va chercher la bière

LE PÈRE — Je l'aime !

LA FILLE — Elle nous a laissé tomber, papa, faut passer à autre chose !

Elle revient

LE PÈRE — Oui, c'est vrai, chérie, toi aussi, elle t'a laissé tomber. Je lui en veux pour ça ! Je suis tellement en colère.

LA FILLE — Oui, papa, mais ce qui compte, c'est que je sois là, c'est ça qui compte, pas vrai ?

LE PÈRE — Oui, c'est vrai. Moi aussi, je serai toujours là pour toi !

Il prend sa bouteille de bière et bois. Elle le regarde un instant

LA FILLE — Allez, viens, tu as assez bu, tu vas bien dormir, et demain, tu iras mieux.

Elle l'allonge sur le canapé.

LA FILLE — Allez, allonge-toi. Dors, demain il fera jour.
Elle le couvre.

NOIR

Le lendemain, Alice est en train d'éplucher des légumes, on entend une voiture approcher de la maison, Alice se lève, va à la fenêtre et à son air, cette visite n'a pas l'air de l'emballer. On entend frapper à la porte, Alice ne répond pas, elle coupe ses carottes. On frappe encore. Après un moment, la porte s'ouvre, une femme entre 30 et 35 ans entre prudemment dans le salon.

LA FEMME — Y'a quelqu'un ?

Apercevant la petite.

— Bonjour.

LA FILLE, *machinalement, sans regarder la femme.* — 'jour.

LA FEMME — Tu es Alice ?

LA FILLE, *sans se retourner.* — Y'a des chances.

LA FEMME — Je suis Brenda. Ton père est là ?

LA FILLE — S'il était là, ça se saurait, et vous ne poseriez pas une question aussi ridicule.

BRENDA, *embarrassée.* — Pardon. Tu as raison.

Léger silence d'embarras.

— J'ai rendez-vous avec lui.

LA FILLE — Je m'en doute.

BRENDA — Oui, bien sûr.

Léger silence d'embarras.

— Tu ne sais pas à quelle heure il va rentrer ?

LA FILLE — Mon père, il a pas d'heure.

La femme essayant de détendre l'atmosphère.

BRENDA — Nous voilà bien !

LA FILLE — La dernière fois qu'une femme l'a attendu à la place où vous êtes, il n'est pas rentré de la nuit.

BRENDA — Vraiment ?

Léger silence.

LA FILLE — Si vous voulez que je vous mette un panier près de la porte, vous n'avez qu'à demander !

BRENDA — Un panier ? Pour quoi faire un panier ?

LA FILLE — Pour attendre !

BRENDA — Comme tu es drôle !

Elle rit, gênée.

LA FILLE — Vous trouvez ?

BRENDA — Oui... Enfin...

Léger silence.

LA FILLE — Comment vous connaissez mon père ?

BRENDA — Oh, c'est une longue histoire...

LA FILLE — Ah oui ? Et bien commencez par le début !

BRENDA — Oui... J'ai connu ton père sur ... Sur internet.

Léger silence.

— En fait, j'ai vu sa photo et je l'ai trouvé... Comment je pourrais dire, disons plutôt sympathique...

LA FILLE — Vous l'avez trouvé plutôt sympathique ?

BRENDA — Oui... Alors du coup nous sommes entrés en contact...

Léger silence d'embarras.

LA FILLE — Alors comme ça, vous contactez des hommes sur internet que vous ne connaissez pas ?

BRENDA — ...Oui... Enfin... Non... Seulement si je pense que je peux faire... Une belle rencontre.

LA FILLE — Il vous est jamais venu à l'esprit que vous pourriez tomber sur un serial killer ?

BRENDA, *a un rire gêné.* — Tu as une drôle de façon de voir les choses. Mais, tu as raison, si ce sont des choses à laquelle il nous arrive de penser...

LA FILLE — Et vous le faites quand même.

BRENDA, *un peu vexée* — En ce qui concerne ton père, ça fait des semaines que je correspond avec lui. Alors... Il m'a semblé que je pouvais lui faire confiance.

LA FILLE — Vous avez tort !

BRENDA — Vraiment ?

Léger silence

LA FILLE — Pourquoi vous êtes là ? C'est pour vous amuser avec lui ou pour vous marier ?

BRENDA, *gênée et riieuse*. — ... C'est d'abord pour faire connaissance.

LA FILLE — Parce que si c'est juste pour le rendre amoureux de vous et le quitter après, vaut mieux vous en aller tout de suite. On n'a pas besoin de femme courant d'air, ici !

BRENDA — Comme tu y vas !

LA FILLE — C'est que vous ne le connaissez pas. Mon père est un homme fragile, les femmes, elles le mettent à l'envers avec une grande facilité. Vous comprenez ?

BRENDA — Je comprends...

LA FILLE — Non, vous ne comprenez pas ! Et après, quand elles partent, elles me le rendent tout ratatiné. En compote. Et moi, il me faut des semaines pour le remettre d'aplomb ! Et après, il repense à ma mère et ça le rend malheureux. Alors, la prochaine qui lui fait ça, elle aura à faire à moi, c'est moi qui vous le dis !

BRENDA — Tu n'es pas très encourageante.

LA FILLE — Je ne suis pas là pour vous encourager, je suis là pour vous prévenir !

BRENDA — Très bien.

LA FILLE — C'est d'une femme sérieuse dont mon père a besoin.

BRENDA — Ah ? Et je n'ai pas l'air suffisamment sérieuse à ton goût ?

LA FILLE — J'en sais rien, en tout cas, c'est pas marqué sur votre figure !

BRENDA — Trop aimable !

LA FILLE — De rien ! Alors si vous n'êtes pas là pour vous marier, que vous faites juste passer, pour voir, si des fois, pourquoi pas... vaut mieux partir avant qu'il ne rentre.

BRENDA — Très bien...

LA FILLE — Vous pouvez revenir quand vous voulez. Mais revenez seulement si vous êtes sûre !

BRENDA — D'accord, je vais réfléchir à tout ça.

LA FILLE — C'est ça, réfléchissez.

BRENDA — Bien... alors au revoir, Alice.

LA FILLE — C'est ça.

La femme sort sans qu'Alice se soit retournée.

NOIR

Un peu plus tard. Un peu plus de midi. La Fille est en train de mettre la table, elle a fait une espèce de soupe. Le Père entre dans la maison.

LE PÈRE — Salut, chérie.

ALICE — Salut.
Il enlève son blouson.

LE PÈRE — Ça sent bon.

ALICE — C'est fait avec des restes...

LE PÈRE — N'empêche, ça sent jusqu'à la porte d'entrée ! C'est quoi ?

ALICE — Je sais pas.

LE PÈRE — Comment ça, tu sais pas ?

ALICE — J'ai fait cuire des légumes avec de la viande, quelques herbes et voilà le résultat.

LE PÈRE — Ça a l'air délicieux, ma chérie.

ALICE — Merci, papa.
Il se sert à boire, met sa serviette autour du cou.

LE PÈRE — Je sais pas ce qu'il y avait en ville aujourd'hui, mais on n'avancait pas.

ALICE — On est à l'approche des fêtes, papa.

LE PÈRE — Oui, tu as raison, ça doit être ça.
Il commence à manger.

— Dis- moi, chérie ? Personne n'est passé ?

ALICE — Qui ça ?

LE PÈRE — Je sais pas... un... ami par exemple.

ALICE — Non, y'a pas d'ami qui est passé.

LE PÈRE — Ah.
Elle le sert.

ALICE — Bon appétit, papa.

LE PÈRE — Merci, chérie... toi aussi !

Il boit son verre.

— C'est curieux.

ALICE — Quoi papa ?

LE PÈRE — Les gens, les gens sont curieux.

ALICE — Pourquoi ? Pourquoi tu dis ça ?

LE PÈRE — Non, pour rien.

Il mange.

ALICE — Tu attendais quelqu'un ?

LE PÈRE — Je crois.

ALICE — Tu crois ?

LE PÈRE — Oui...

ALICE — Un ami ?

LE PÈRE — Hein ? ... Oui.

ALICE — Ah. Je le connais ?

LE PÈRE — Non, non, un vieil ami, un gars que j'ai pas vu depuis longtemps.

ALICE — J'ai pas vu d'amis. Pourtant, j'ai été là toute la matinée.

LE PÈRE — Tiens, c'est curieux.

Il se met à manger.

ALICE — Tu lui avais donné rendez-vous ici ?

LE PÈRE — Hein ? Oui, en fin de matinée.

ALICE — Il est plus de midi, papa.

LE PÈRE — Oui, je sais, je suis tombé sur Joe sur la route, il était en panne avec son pick-up, je l'ai remorqué jusqu'à chez lui, et avec tous ces bouchons, j'ai bien perdu une bonne heure.

Léger temps, il mange.

— Et sinon, à part ça, personne d'autre n'est passé ?

ALICE — Qui ça ?

LE PÈRE — Je sais pas. ... Une femme par exemple.

ALICE — Une femme ?

LE PÈRE — Oui...

ALICE — Pourquoi faire une femme ?

LE PÈRE — ... Pour... Pour une estimation...

ALICE — Une estimation ?

LE PÈRE — Oui.

ALICE — Une estimation de quoi ?

LE PÈRE — ... Une... Une estimation de... contrat d'assurance. ...
Des fois que tu l'aies vue.

ALICE — Non, je n'ai pas vu d'assureuse.

Léger silence.

LE PÈRE — A la voir comme ça, elle n'a pas l'air d'un assureur, tu
peux me croire.

ALICE — Elle a l'air de quoi, papa ?

LE PÈRE — De rien, de rien... , Je veux dire, qu'elle a plutôt l'air
d'une...

ALICE — D'une prostituée de luxe.

LE PÈRE — Tu l'as vue ?

ALICE — J'étais occupée ce matin.

LE PÈRE, *se reprenant vivement.* — Mais ce n'est pas une femme
comme tu dis, chérie, au contraire, c'est une femme qui présente
bien, qui a de la tenue, quoi. Le genre de femme sérieuse, si tu pré-
fères. Travailleuse et tout. Assureuse, quoi.

ALICE — Assureuse ?

LE PÈRE — Oui.

ALICE — Assureuse de quoi ?

LE PÈRE — De quoi ? Assureuse de quoi ? Hé bien... De... De

tout. Assureuse de tout ! Elle assure tout ce qui peut s'assurer.

ALICE — Le bonheur aussi ?

LE PÈRE — Qu'est-ce que tu racontes ? Le bonheur ? Le bonheur ne s'assure pas, ma chérie.

ALICE — Oui, c'est dommage, papa, c'est dommage, tu ne trouves pas ? Si nous étions remboursés d'une avarie de bonheur ?

LE PÈRE — Oui, tu as raison.

Il rit

— Ce serait formidable. Mais si le bonheur s'assurait, tous les assureurs seraient sur la paille et les assurances hors de prix, tu peux me croire.

Il ricane. Léger temps.

ALICE — Tu dois la voir, quand ?

LE PÈRE — Je devais la voir ce matin.

ALICE — Ce matin ?

LE PÈRE — Oui.

ALICE — Je n'ai pas vu d'assureuse.

Léger temps

— J'ai bien vu une fille, une fameuse Brenda, mais pas une assureuse.

LE PÈRE — Brenda ?

ALICE — Oui, une fille qui entre chez les gens sans y avoir été invitée et qui drague les bonshommes sur internet.

Le père embarrassé

LE PÈRE — Une fille... Qui drague des types sur internet ?

ALICE — Oui, papa.

LE PÈRE — C'est pas croyable !

ALICE — Oui, c'est pas croyable ! C'est ce que je me suis dit.

LE PÈRE — On vit une drôle d'époque !

ALICE — Oui, c'est à quoi j'ai pensé. Alors je l'ai mise dehors.

LE PÈRE, *l'air contrarié*. — Tu l'as mise dehors ?

ALICE — Oui, je lui ai dit que mon père ne mangeait pas de ce pain - là ?

LE PÈRE — Tu lui as dit ça ?
Ils se regardent. Léger silence.

ALICE — J'aurais pas dû.

LE PÈRE, *pas convaincant*. — Hein ?... Ah si... tu as bien fait ! Tu as très bien fait...

ALICE — Merci, papa !

LE PÈRE, *il fait la tête* — De rien...
Il arrête de manger. Léger silence.

ALICE — Tu as l'air embarrassé, tout va bien ?

LE PÈRE, *pensif*. — Hein ?... Oui, oui, tout va bien, je t'assure...
Un temps.

ALICE — Tu ne manges déjà plus ?

LE PÈRE — Je n'ai pas très faim, chérie.

ALICE — C'est pas bon ?

LE PÈRE — Bien sûr que si, c'est délicieux, chérie !

ALICE — Alors pourquoi tu ne manges rien !

LE PÈRE — Je... Je suis un peu barbouillé.
Léger temps.

ALICE — Cette fille cherche à s'amuser, papa.

LE PÈRE — A s'amuser ?

ALICE — Oui.

LE PÈRE — A s'amuser avec qui ?

ALICE — Mais avec toi, papa !

LE PÈRE — Avec moi ?

ALICE — Oui. Alors, je lui ai dit que mon père n'était pas intéressé par ce genre de chose.

LE PÈRE, *dépité et embarrassé*. — Très bien. Très bien, tu as eu raison, ça c'est sûr, ces choses là ne m'intéressent pas... Manquerait plus que ça !

ALICE — C'est exactement ce que je lui ai dit ! Je lui ai dit que tu étais sérieux, que tu ne cherchais pas de filles pour la bagatelle, que ça ne t'intéressait pas. J'ai bien fait papa ?

LE PÈRE — Hein ?... Oui, tu as bien fait. Tu as très bien fait !

ALICE — Je lui ai dit que tu t'intéressais qu'aux filles sérieuses.

LE PÈRE — Aux filles sérieuses ? Ah oui, ça c'est sûr !

ALICE — Parce que les filles faciles, tu ne voulais plus en entendre parler, pas vrai ?

LE PÈRE — C'est vrai. Ça, c'est bien vrai !

ALICE — C'est ce que je lui ai dit.

Un silence. Il se remet un peu à manger. Puis...

LE PÈRE — Tu lui a dis quoi, exactement ?

ALICE — Que tu cherchais une fille sérieuse pour te marier.

LE PÈRE — Tu lui as dit ça ?

ALICE — Oui. C'est ce que je lui ai dit.

LE PÈRE — Et qu'est -ce qu'elle a répondu ?

ALICE — Quelle importance, papa, puisque tu ne la connais pas ?

LE PÈRE — Oui, tu as raison, quelle importance...

Léger silence.

ALICE — Elle a dit qu'elle allait réfléchir.

LE PÈRE — ... Réfléchir... Réfléchir à quel propos, chérie ?

ALICE — A propos du mariage !

LE PÈRE — A propos du mariage ? Quel mariage ? Mais j'ai pas envie de me marier, chérie, manquerait plus que je me marie avec

ce genre de fille ! Une fille que je connais même pas, qui en plus entre chez les gens comme dans un moulin.

ALICE — Tu as raison, papa ! Sans même y avoir été invitée !

LE PÈRE — Oui, c'est pas croyable !

Un silence. Il boit un coup...

— Elle t'a rien dit d'autre ?

ALICE — Non. Pourquoi ?

LE PÈRE — Pour rien. Pour rien.

Il se remet à manger sa soupe, pensif.

NOIR

C'est le matin. On entend des ronflements. Une petite lumière s'allume, on voit Alice sortir par la porte de sa chambre avec un cartable. Elle met un bol sur la table, sort du lait du frigo et des corn-flakes, elle regarde vers le canapé, elle s'approche de son père que l'on remarque dans la pénombre, il ronfle, on voit aussi une fille allongée à côté de lui sur le canapé.

ALICE, après avoir regardé son père et La Fille. — Papa !
Elle le secoue.

— Papa !

LE PÈRE — Quoi ? C'est pourquoi ? Ah, c'est toi ? Qu'est-ce que tu fais ?

ALICE — Je me prépare pour aller à l'école.

LE PÈRE — Ah, très bien chérie. Laisse moi dormir, mon cœur.

ALICE — C'est qui cette fille ?

LE PÈRE — Hein ? Quelle fille ?

ALICE — Cette fille, là, à côté de toi ?

LE PÈRE — Y'a une fille à côté de moi ?

ALICE — Oui, p'pa ! C'est qui ?

LE PÈRE, la regarde. — Qui c'est ? Je sais pas.

ALICE — Tu ne sais pas ? Tu sais pas qui c'est ? Tu dors à côté d'une fille et tu ne sais pas qui c'est ?

LE PÈRE — Je sais pas ce qu'elle fait là, moi !

Il secoue la Fille qui ne répond pas.

— Vous faites quoi ici, dans mon lit ?

La femme laisse sortir un râle d'agacement.

— T'inquiète pas, va à l'école, je vais régler ça !

LA FILLE — T'es sûr papa ?

LE PÈRE — Oui, t'inquiète pas, je m'occupe de tout, va déjeuner, je voudrais pas que tu rates le bus !

Alice, agacée, va à la table pour déjeuner.

LA FILLE — Comment elle est arrivée là ?

LE PÈRE, *il se lève et va se faire un verre de lait.*

— Je... J'en ai aucune idée. Je suis sorti hier soir, je suis allé au bar, mais je ne me rappelle pas être rentré avec quelqu'un.

ALICE — Elle t'a suivi sans que tu te t'en aperçoives ?

LE PÈRE — J'en sais rien.

ALICE — Peut-être qu'elle ne savait pas où dormir, à moins que tu l'aies ramenée par inadvertance.

LE PÈRE — J'en ai pas le moindre souvenir...

ALICE — Peut-être qu'elle s'est trompée de maison, c'est peut-être une voisine.

LE PÈRE — Écoute chérie, je t'assure que je ne sais pas qui c'est.

Il pose le verre sur la table. Il va pour se recoucher.

— Je suis allé au bar et j'ai probablement un peu trop bu.

ALICE — Ça me plaît pas ce genre de chose, papa.

LE PÈRE, *il se recouche* — Je sais, chérie, je sais, je te demande pardon.

ALICE — Ça ne me plaît pas que tu te mettes dans des états pareils, au point de ne plus te rappeler ce que tu fais.

LE PÈRE — Oui, chérie, je m'excuse, sincèrement. Mais il faut que tu me laisses dormir, chérie, je suis claqué.

ALICE — Tu es encore saoul de cette nuit, c'est ça ?

LE PÈRE — Oui, c'est à peu près ça, chérie...

ALICE — Tu t'es senti seul hier soir, alors, tu as ramené cette fille.

LE PÈRE — Sans doute. Même si je ne me rappelle rien, tu as certainement raison.

ALICE — C'est l'assureuse ?

LE PÈRE — Non, je ne crois pas, chérie.

ALICE — Ça ne me plaît pas.

LE PÈRE, *embarrassé* — Tu sais, chérie, essaie de comprendre, nous les hommes, nous avons parfois besoin d'un peu de réconfort et...

ALICE — Je n'ai pas besoin que tu m'expliques comment fonctionnent les garçons, papa. J'ai quelques spécimens au lycée pour savoir comment ça marche.

LE PÈRE — Excuse- moi, chérie. Je suis vraiment désolé. Je vais la réveiller, et lui demander de rentrer chez elle. D'accord ?

ALICE — Fais comme tu veux papa, tu es assez grand pour savoir ce que tu as à faire.

LE PÈRE, *s'approche de la femme*. — Hé ! Excusez- moi ! Madame, faut se réveiller ! Madame !

LA FEMME — Quoi ?

LE PÈRE — Faut se lever ! C'est l'heure !

LA FEMME — C'est l'heure de quoi ?

LE PÈRE — C'est l'heure de se lever !

LA FEMME — Fais pas chier ! Laisse moi dormir, merde !

LE PÈRE — Madame, c'est plus l'heure de dormir !

LA FEMME — Ta gueule !

La petite finit de déjeuner.

LA FILLE — Et distinguée avec ça.

LE PÈRE — Faut se lever, je vous dis, s'il vous plaît !

LA FEMME — Mon cul ! Oui ! Laisse-moi dormir, je te dis !
Embarrassé, il regarde sa fille qui met son manteau.

ALICE — En tout cas, c'est sûr, c'est pas ton assureuse !

LE PÈRE — Non, non, c'est pas mon assureuse. Je ne me rappelle pas grand-chose, mais hier soir, il m'a semblé qu'elle était plutôt polie. Je te demande encore pardon chérie... de t'imposer ce genre de choses.

ALICE — Fallait y penser avant.

LE PÈRE — Oui, tu as raison, je sais. Mais avant je n'y pense jamais. Écoute, ça ne se reproduira plus. Ça te va ?

ALICE — Tu dis ça à chaque fois, papa. C'est toujours ce que tu dis quand tu as dessoûlé.

LE PÈRE — Oui, je sais. Bon, je vais me rendormir un peu, je la mettrai dehors tout à l'heure, quand on y verra plus clair. D'accord ? Travaille bien, ma chérie.

Il lui envoie un baiser, Alice prend son sac et sort de la maison. On entend la femme ronfler.

NOIR

Fin d'après midi, une femme d'une cinquantaine d'année entre dans la maison. Elle retire son manteau qu'elle jette sur une chaise. Va dans le frigo, fouille un peu et referme la porte. Elle met la radio et s'assoit à la table. Elle allume une cigarette. Après un instant, Alice entre. La femme la regarde. Alice pose son sac, éteint la radio et va sans rien dire dans l'autre pièce.

LA FEMME — Ça t'écouterait la bouche de dire bonjour ?

Alice ne répond pas.

— D'où tu viens ?

Alice va dans l'autre pièce.

VOIX D'ALICE, de l'autre pièce. — Ce serait plutôt à toi qu'il faudrait demander ça !

LA FEMME, après un léger silence. — Alors ?

VOIX D'ALICE — Alors quoi ?

LA FEMME — Comment ça se passe ?

VOIX D'ALICE — Où ça ?

LA FEMME — À ton avis ?

VOIX D'ALICE — À la maison ? Très bien. Parfaitement bien.
Léger silence.

LA FEMME — Et Colten ?

VOIX D'ALICE — Quoi, Colten ?

LA FEMME — Comment il va ?

VOIX D'ALICE — Papa ? Il se porte comme un charme.

LA FEMME — Ah ? Tant mieux. C'est une bonne nouvelle.

VOIX DE LA FILLE — A cette heure-ci, il doit être dans un bar plus ivre qu'une bouteille à la mer !
Un silence.

LA FEMME — Et moi , tu me demandes pas comment je vais ?

VOIX D'ALICE — Pour ma part, je vais parfaitement bien, merci !
Silence.

LA FEMME — Nous allons nous marier.

VOIX D'ALICE — Qui ça ?

LA FEMME — Ne fais pas l'imbécile, Franck et moi.
Alice apparaît à la porte du salon.

ALICE — Vous allez vous marier ?

LA FEMME — Oui.

ALICE — Tu es déjà mariée.
Alice repart dans l'autre pièce.

LA FEMME — Ne recommence pas avec ça. Je ne suis plus avec ton père depuis un bon bout de temps, d'accord ! C'est de l'histoire ancienne. Essaie de ne pas l'oublier !

VOIX D'ALICE — Oui. Je n'ai rien oublié, tu peux me croire.

LA FEMME — Tant mieux !
Alice revient dans la pièce.

ALICE — Je n'étais pas plus haute que trois pommes quand tu es partie. Mais je me le rappelle très bien.

LA FEMME — Ne dis pas de bêtises, tu avais au moins 12 ans.

ALICE — Oui, c'est ça M'man, 12 ans, je n'ai pas oublié.
Alice retourne dans l'autre pièce.

VOIX D'ALICE — Alors comme ça, vous allez vous marier ?

LA MÈRE — Oui, c'est prévu au printemps.
Alice revient à la porte de la pièce.

ALICE — Pour se marier avec un homme, il ne faut pas avoir divorcé du précédent ?

LA MÈRE — Ne commence pas s'il te plaît ! Ce n'est pas de ma faute si je suis tombée amoureuse de cet homme. Faut pas t'en prendre à moi. L'amour, ça se commande pas.

ALICE — N'empêche, se marier avec deux hommes en même temps, ça se fait pas dans ce pays.

LA MÈRE — Je me marierai aussitôt divorcée.

ALICE — Papa ne voudra jamais.

LA MÈRE — Je ne vais pas lui demander son avis.

ALICE — Il te faudra pourtant son accord.

LA MÈRE — Il faudra bien qu'il se fasse à cette idée...

Alice repart dans l'autre pièce.

VOIX D'ALICE — Ce qui me fascine chez vous, les adultes, c'est que vous ne pensez jamais aux conséquences.

LA MÈRE — Aux conséquences ? De quelle conséquences tu veux parler ?

VOIX D'ALICE — Tu sais très bien de quoi je parle !

LA MÈRE — Écoute chérie, quand on est jeune, on ne fait pas toujours comme on voudrait, d'accord ? Moi, je sortais à peine d'un gros chagrin d'amour...

VOIX D'ALICE — On s'en fout !

LA MÈRE — En plus, j'avais un truc à supporter, si tu vois ce que je veux dire !

VOIX D'ALICE — Un fardeau ?

LA MÈRE — J'étais dans de beaux draps, et, ensuite, y'a eu cet accident...

Alice revient à la porte du salon.

ALICE — Un accident ?

LA MÈRE — Oui, un accident regrettable.

ALICE — Quel genre d'accident ?

LA MÈRE — Ne fais pas l'innocente.

ALICE — C'était moi, l'accident ?

LA MÈRE — Avant de me mettre avec Colten, je lui ai dit, mais il a rien voulu savoir, moi, je ne voulais pas d'enfant, tu le sais très bien, mais il a insisté, il se fichait de savoir que ce n'était pas le

sien, et moi, je ne supportais pas d'être seule, j'ai toujours aimé la compagnie...

ALICE — La compagnie des hommes ?

LA MÈRE — Parfaitement ! J'ai jamais supporté être seule. C'est comme ça ! Alors, j'ai fait comme il a voulu, et on s'est mis ensemble, et toi, ... Tu es arrivée, j'étais coincée, je ne pouvais quand même pas te jeter dans une poubelle.

ALICE — Merci maman. C'est trop gentil de ta part.

LA MÈRE — S'il avait accepté que j'avorte, nous n'en serions pas là.

ALICE — Oui, et personne ne te casserait les pieds.

LA MÈRE — En tout cas, tu n'aurais jamais souffert, et moi, aujourd'hui, je serais heureuse.

ALICE — Je te remercie pour ta bonté, vraiment. Merci de te soucier de ma souffrance, maman.

LA MÈRE — C'est normal, c'est la moindre des choses.

ALICE — Je suis sincèrement très touchée par ta sollicitude.

LA MÈRE — Après tout, je suis quand même ta mère.

ALICE — Ah oui ?

Alice retourne dans la pièce voisine, après un silence.

LA MÈRE — A propos, à quelle heure penses-tu qu'il va rentrer ?

VOIX D'ALICE — Si tu parles de papa, je n'en ai pas la moindre idée, ça va dépendre de son état. Et ces derniers temps, son état, ne s'est pas vraiment arrangé. Il n'arrête pas de penser à son ex-femme.

LA MÈRE — Je croyais qu'il allait bien.

VOIX D'ALICE — Sauf quand il pense à son ex. Ça lui met le moral plus bas que terre.

LA MÈRE — On pourrait pas parler d'autre chose ?

VOIX D'ALICE — Il n'arrive pas à se la sortir de la tête. À l'entendre, c'est une femme remarquable. Un ange, comme il dit, une femme comme il en existe peu sur la terre.

LA MÈRE — Il dit ça.

VOIX D'ALICE — Oui.

LA MÈRE — Ça lui passera.

VOIX D'ALICE — J'en doute.
Léger silence.

LA MÈRE — Et toi ?

VOIX D'ALICE — Quoi, moi ?

LA MÈRE — Tu as l'air de bien te porter.

VOIX D'ALICE — Oui, moi, je vais très bien. Je suis rayonnante.

LA MÈRE — Tant mieux.
Alice revient à la porte du salon.

ALICE — Veux-tu que je te fasse un thé ?

LA MÈRE — Je préférerais un truc fort, si ça ne t'embête pas, un petit whisky par exemple.

ALICE — Je vais voir ce qu'y a.
Alice sort de la pièce.

VOIX D'ALICE — A part pour le divorce, tu veux le voir pour quoi, exactement ?

LA MÈRE — Je vais voir ça avec lui.

VOIX D'ALICE — Tu n'a pas envie de m'en parler ?

LA MÈRE — Ça ne te regarde pas.

VOIX D'ALICE — Tout ce qui se passe dans cette maison me regarde.

LA MÈRE — Non, les histoires de grandes personnes ne te regardent pas !

VOIX D'ALICE — C'est à propos de la maison, c'est ça ?

LA MÈRE — Ça ne te regarde pas !

VOIX D'ALICE — C'est une histoire de gros sous ? Pas vrai ? Tu ne veux pas du bonhomme, mais tu veux bien de son argent ?

LA MÈRE — Fait attention à ce que tu dis !

VOIX D'ALICE — En fait, tu viens réclamer ta part du magot.

LA MÈRE — Il voulait que l'on se marie sous le régime de la communauté. Si quelque chose ne te plaît pas, vois ça avec lui.
Elle réapparaît sur le seuil du salon.

ALICE — Ça veut dire quoi sous le régime de la communauté ?

LA MÈRE — Ca veut dire que la moitié de la maison et du terrain m'appartient.

ALICE — Merci, je sais encore ce que veut dire « être mariés sous le régime de la communauté. »

LA MÈRE — Alors, pourquoi tu me demandes ?

ALICE — Parce que le terrain et la maison sont un héritage de son père.

LA MÈRE — Et alors ? Quel rapport ?

ALICE — Et alors, je me demande comment tu peux réclamer quelque chose qui ne t'appartient pas.

LA MÈRE — La moitié m'appartient.

ALICE — Oui, à cause de ce fameux régime de la communauté ?

LA MÈRE — Exactement !

ALICE — N'empêche, ça ne t'appartient pas. Je veux dire d'un point de vue moral.

LA MÈRE — La morale n'a rien à voir avec tout ça ! Ne t'occupe pas de ça, tu entends, ça ne sont pas tes oignons !

ALICE — Si tu fais vendre la propriété de papa pour en récupérer la moitié, où est-ce qu'on va aller ?

LA MÈRE — Comment veux-tu que je sache ?

ALICE — Ce n'est pas ton problème ?

LA MÈRE — Ce qui est à moi est à moi !

ALICE — Ça va être pratique d'aller à l'école en dormant sous les ponts.

Elle repart dans l'autre pièce.

LA MÈRE — Arrête de tout voir du mauvais côté.

VOIX D'ALICE — Oui, tu as raison, il vaut mieux regarder le bon côté des choses, les avantages.

Elle revient sur le pas de l'entrée de la pièce.

— Se réveiller à l'aube avec le chant des oiseaux, c'est plutôt agréable, n'est ce pas ? A condition de ne pas dormir trop près de la route !

Elle repart.

LA MÈRE — S'il récupère la moitié du prix de la maison, vous pourrez vous reprendre quelque chose.

Alice revient, elle lui apporte un verre.

ALICE — Oui, tu as raison, une cabane à lapin.

LA MÈRE — Ne cherche pas à me faire culpabiliser, tu n'y arriveras pas.

ALICE — Ça, je sais. T'en fais pas, c'était juste histoire de causer.

Elle repart dans l'autre pièce. La mère boit le verre cul sec et se met à tousser.

LA MÈRE — Qu'est-ce que c'est que cette infection ??

VOIX D'ALICE — De l'alcool de plantes !

LA MÈRE — Je t'avais demandé un Whisky !!

VOIX D'ALICE — Y'en a plus !

LA MÈRE — Comment on peut boire un truc pareil !

VOIX D'ALICE — C'est très bon pour ce que tu as !

LA MÈRE — Ah oui ? Et qu'est-ce que j'ai ??

LA FILLE — Ca devrait te soulager ! C'est très bon pour les digestions difficile !

LA MERE — Je digère très bien, merci !

VOIX D'ALICE — Pourquoi je suis pas étonnée ?

LA MERE — Arrête de faire l'idiote et donne moi un Whisky !

VOIX D'ALICE — Y'en a plus !

LA MERE — Je n'ai jamais vu ton père sans Whisky !

VOIX D'ALICE — Il a tout bu !

LA MERE, *elle regarde le verre.* -- Comment c'est possible d'avoir un truc pareil à la maison !?

VOIX D'ALICE — C'est le meilleur remède qui existe contre les brûlures d'estomac !

LA MERE — Pour ta gouverne, je n'ai pas non plus de brûlure d'estomac !

VOIX DE FILLE — Papa en souffre beaucoup lui ! Surtout depuis que tu es partie !

Après un silence.

LA MÈRE — Tu ne m'aimes pas, n'est-ce pas ?

VOIX D'ALICE — Tu dis quoi ?

La femme ne répond pas. Après un léger temps, Alice revient dans le salon. Elle se place en face de sa mère de l'autre côté de la table.

ALICE — Le problème n'est pas de savoir si je t'aime ou non, le problème est de savoir si tu comptes te moquer de nous encore longtemps ?

Elles se regardent, un silence.

LA MÈRE, *froidement* — Tu n'aurais pas un truc buvable avec deux ou trois glaçons ?

Après le regard avec sa mère, Alice repart dans l'autre pièce. Après un léger temps.

LA MÈRE — A croire que le bonheur des uns fait toujours le mal-

heur des autres. Tu n'as jamais remarqué ?

Après quelques secondes, la femme semble ne pas bien se sentir.

— J'ai la tête qui tourne.

VOIX D'ALICE — Tu es probablement fatiguée par toutes ces aventures ?

LA MÈRE — Non, j'ai dormi toute la journée... Je me sens toute patraque...

Elle semble tourner de l'œil. Alice revient dans la pièce.

ALICE — Si tu veux t'allonger, tu peux prendre mon lit.

LA MÈRE — Non, je...

La femme regarde Alice, prend son sac, elle a l'air de se sentir mal, elle laisse tomber de ses mains.

NOIR

Le même jour, la nuit est tombée, la lumière monte progressivement, on voit la Mère attachée sur une chaise et bâillonnée qui se débat comme une malheureuse, après quelques instants on entend frapper à la porte. Elle essaie de se faire remarquer en s'agitant encore davantage. Puis, à la porte les bruits cessent. Malgré son bâillon, la Mère semble salement contrariée. Après quelques secondes on frappe à nouveau, même jeu. Puis la porte s'ouvre. Entre alors Brenda, la femme du début.

BRENDA — Y'a quelqu'un...

Embarrassée, elle s'approche plutôt inquiète de la Mère qui râle et remue dans tous les sens.

LA MÈRE, *elle râle.* — Heumeumeum...

BRENDA — Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

Elle lui enlève son bâillon.

LA MÈRE, *très désagréable.* — Vous avez de drôles de questions ! Ça se voit pas ? Enlevez-moi ces liens !

BRENDA, *s'exécute.* — Qui vous a fait ça ?

LA MÈRE — Détachez-moi !

BRENDA — Je ne peux pas.

LA MÈRE — Comment ça, vous ne pouvez pas ?

BRENDA — Vous avez la clef ?

LA MÈRE — La clef ? Quelle clef ?

BRENDA — Vous êtes enchaînée, avec un cadenas !

LA MÈRE — Enchaînée ? Petite idiote !

BRENDA — Pardon ?

LA MÈRE — Enchaîner sa mère ! Vous vous rendez compte ?

BRENDA — Vous savez où elle est ?

LA MÈRE — Elle peut bien aller au diable !

BRENDA — Je vous parle de la clef !

LA MÈRE — La clef ? Comment voulez-vous que je sache ! Elle m'a droguée ! Regardez donc sur la table, sur le buffet, je sais pas moi !

Brenda regarde sur la table, le buffet, un peu partout. Elle vide les tiroirs sur la table.

— Alors ?

BRENDA — Je cherche !

LA MÈRE — Regardez dans la pièce d'à côté au lieu de tourner en rond comme une chèvre !

BRENDA — Une minute ! Vous voulez bien ?

Brenda va dans la pièce d'à côté. Après un très léger instant.

LA MÈRE — Alors ? C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

VOIX DE BRENDA — Je cherche, je cherche !

LA MÈRE — Regardez partout, dans les petits tiroirs.

VOIX DE BRENDA — C'est ce que je fais !

LA MÈRE — Alors ?

VOIX DE BRENDA — Y'a rien !

LA MÈRE — Dans les tiroirs du haut !

VOIX DE BRENDA — Une minute !

LA MÈRE — Vous voyez quelque chose ?

VOIX DE BRENDA — Je regarde.

LA MÈRE — Et dans les tiroirs du bas !

VOIX DE BRENDA — Permettez je regarde dans les tiroirs du haut !

LA MÈRE — Et alors ?

VOIX DE BRENDA — Y'a rien ! Rien dans les tiroirs du haut !

LA MÈRE — Et dans ceux du bas ?

VOIX DE BRENDA — Rien dans les tiroirs du haut !

LA MÈRE — Je vous parle des tiroirs du bas !

VOIX DE BRENDA — Y'a rien non plus ! Je vois rien !

LA MÈRE — Vous êtes myope comme une taupe, c'est pas possible autrement !

VOIX DE BRENDA — Si ça vous embête pas, j'aimerais pouvoir me concentrer un peu !

LA MÈRE — Tu parles d'une empotée, alors !

VOIX DE BRENDA — Je ne vois rien ici, y'a pas de clef !

LA MÈRE — Eh ben alors, cherchez ailleurs !

BRENDA, *elle revient* — Pour moi, elle les a prises avec elle !

LA MÈRE — Vous avez trouvé ça toute seule ? Allez voir dans la petite cabane, à côté de la maison, vous trouverez une caisse à outils, ramenez-la !

BRENDA — Et si je ne trouve rien ?

LA MÈRE — Ramenez quelque-chose ! C'est un conseil !

BRENDA — Sans vous commander, ça vous ennuerait d'être un peu plus aimable ?

LA MÈRE — Vous trouvez que la situation s'y prête ?

BRENDA — L'un n'empêche pas l'autre !

LA MÈRE — Allez me chercher cette foutue caisse à outils ! Et plus vite que ça !

Brenda reste immobile.

BRENDA — Si vous me le demandez poliment, nous verrons.

LA MÈRE — Vous voulez que je vous le demande poliment ?

BRENDA — Oui.

LA MÈRE — Vous voulez vraiment que je vous le demande poliment ?

BRENDA — Si ça ne vous ennuie pas.

LA MÈRE — Mais pas du tout, ça ne m'ennuie pas du tout. Voulez vous avoir la gentillesse, chère Pétasse, d'aller me chercher cette

putain de caisse à outils de merde !!!

BRENDA — Pétasse ? C'était pour moi ?

LA MÈRE — Non, c'était pour le pape !

BRENDA — Très bien, vous trouverez bien quelqu'un d'autre, quelqu'un qui acceptera de se faire traîner dans la boue.

Elle va pour sortir.

LA MÈRE — Vous allez où ?

BRENDA — Je rentre chez moi.

LA MÈRE — Vous plaisantez, j'espère ?

BRENDA — J'ai l'air de plaisanter ?

Elle ouvre la porte et sort. Après un instant où la Mère semble écouter si la femme revient.

LA MÈRE — Revenez ici tout de suite ! Vous entendez ? Vous avez de la chance que je ne peux pas bouger !

Brenda revient. Elle entre dans la pièce.

— Ah, je vois que vous avez compris !

BRENDA — J'ai oublié mes gants. Je repars tout de suite.

LA MÈRE — Non-assistance à personne en danger, ça va chercher loin, ma petite !

BRENDA — Je ne suis pas chez moi ici, je n'ai rien à faire dans cette maison. Je n'ai rien vu et rien entendu.

Brenda va pour repartir.

LA MÈRE — D'accord, d'accord, vous avez gagné ! Je vous fais mes excuses.

BRENDA, *sur le pas de la porte.* — Vous me faites vos excuses ?

LA MÈRE — Oui, je vous fais mes excuses.

BRENDA — Vraiment ?

LA MÈRE — Vraiment !

Elles se regardent.

— Je m'excuse.

BRENDA — De quoi ?

LA MÈRE — Comment ça de quoi ? De vous avoir mal parlé !

BRENDA — Et vous n'allez pas recommencer dans deux minutes ?

LA MÈRE — Non !

BRENDA — Vous êtes sûre ?

LA MÈRE — Promis !

Elles se regardent.

— Ça vous va comme ça ?

BRENDA — On fera avec. Très bien, ne bougez pas, j'arrive tout de suite.

Elle sort. La Mère, seule dans la maison.

LA MÈRE — Je ne risque pas de bouger, imbécile !

Léger temps, la Mère écoute ce qui se passe à l'extérieur. Elle crie pour se faire entendre.

— Vous trouvez ?

Pas de réponse.

— Regardez partout ! Dans l'armoire métallique !

Léger silence.

— Alors ?!

Léger silence.

— Surtout, vous pressez pas !

Elle écoute, sur elle.

— C'est pas vrai ! Quelle empotée !

Léger silence, la mère soupire.

— Vous faites quoi là ?!

VOIX DE BRENDA, *agacée.*

— Je cherche !!

LA MÈRE — Regardez sous l'établi !!

Léger silence.

— C'est pas vrai !!

Brenda entre avec la caisse à outils.

LA MÈRE — Quand même !

BRENDA, *la caisse semble très lourde.*

— Ça pèse une tonne ce truc !

LA MÈRE — Ouvrez ça devant moi que je vois ce qu'il y a dedans.
Brenda, avance péniblement vers la Mère.

BRENDA — Y mettent quoi là dedans ? Des cailloux ?

LA MÈRE — Dépêchez-vous un peu !
Brenda ouvre la boîte.

— Prenez la pince, là ! Essayez avec ça !

BRENDA — Quelle pince ? Y'en a plein !

LA MÈRE — La coupante, là, avec le manche jaune !

BRENDA — Moi, les outils, je n'y comprends rien.

LA MÈRE — On s'en fout ! Prenez la boucle du cadenas avec le tranchant de la pince.

BRENDA — Ça va, j'y connais rien, mais arrêtez de me prendre pour une idiote !

LA MÈRE — Concentrez-vous un peu s'il vous plait !!

BRENDA — Avec vous c'est pas facile !

LA MÈRE — Alors ?
Très léger temps.

— Vous en êtes où ?

Très léger temps.

— Ça avance ?

Très léger temps. Le visage Brenda nous révèle son effort.

— Vous faites quoi là ?

Très léger temps.

— Alors ! On va pas y passer la nuit !

BRENDA — Merde !!!

LA MÈRE — Vous avez dit merde ?

BRENDA — Oui j'ai dit merde ! Et après ?

LA MÈRE — Là, c'est vous qui m'avez insultée !

BRENDA — Admettez que vous l'avez cherché !

LA MÈRE — Je voudrais bien vous voir à ma place !

BRENDA — Je n'y arrive pas !

LA MÈRE — Pardon ?

BRENDA — C'est un cadenas en acier !

LA MÈRE — Forcez un petit peu !

BRENDA — Je n'arrête pas de forcer ! Je voudrais bien vous y voir, j'ai les muscles en compote !

LA MÈRE — Vous me faites rigoler avec vos muscles, je serais vous, je m'inquiétera.

BRENDA — Pourquoi ça ?

Elle regarde la Mère.

LA MÈRE — Parce que c'est pas des muscles que vous avez !

BRENDA — Ah oui ? Et qu'est-ce que j'ai, si c'est pas des muscles ?

LA MÈRE — Va falloir faire un peu de sport, ma petite.

BRENDA — Ça veut dire quoi ?

LA MÈRE — Ca veut dire que vous êtes flasque !

BRENDA — Je suis flasque ?

LA MÈRE — Parfaitement, vous êtes flasque comme une baudruche et plus molle qu'une chique par-dessus le marché ! Alors ? Ca viens ? Vous attendez quoi ? Le dégèle ??

BRENDA — Je suis vraiment désolée d'être flasque et molle comme une chique. Effectivement, je n'y arrive pas, je crois qu'il va falloir attendre quelqu'un de plus compétent ! De moins flasque en quelque sorte ! Quelqu'un de plus musclé quoi !

Brenda va s'asseoir.

LA MÈRE — Libérez-moi de ces chaînes ou je fais un malheur !

BRENDA — Ah oui ? Et comment ?

LA MÈRE — J'en ai rien à foutre ! Magnez-vous un peu le cul ! Regardez dans la boîte, y'a peut-être une scie ou je ne sais quoi !

BRENDA — Je crois que nous allons attendre un homme.
Brenda va vers la pièce voisine.

LA MÈRE — Qu'est-ce que vous faites ? Où allez-vous ?

VOIX DE BRENDA, *elle sort.* — Je vais me faire un verre. Tout ça m'a donné soif. Vous en voulez un ?

LA MÈRE, *explosant* — Allez vous faire voir !

VOIX DE BRENDA — Vous vous lâchez à nouveau à ce que je vois ?

LA MÈRE — Foutez-moi le camp !

BRENDA, *revient avec un verre.* — Moi, je voulais juste vous aider.

LA MÈRE — Merci d'être venue ! Maintenant, je vous prie de sortir de ma maison et de repartir d'où vous venez !

BRENDA — Avec ce qui tombe, ça va pas être facile de repérer la route ! Il serait plus sage d'attendre le chasse-neige.

Elle montre son verre comme pour trinquer.

— Vous êtes sûre de ne pas en vouloir ?

LA MÈRE — Foutez-moi le camp ou je fais un malheur !

BRENDA — Franchement un petit verre, pour vous détendre ! Ça pourra pas vous faire de mal !

Elles se regardent.

LA MÈRE, *piquante.* — Alors comme ça, les hommes célibataires ne veulent pas de vous ? Vous vous rabattez sur les hommes mariés ?

BRENDA — L'homme que je suis venue voir ce soir est seul.

LA MÈRE — Peut-être, mais il est quand même marié.

BRENDA — Je sais, sa femme l'a quitté lâchement en abandonnant sa propre fille par la même occasion ! Vous ne trouvez pas ça moche vous ?

LA MÈRE — Pétasse !

BRENDA — Vous avez dit quoi ?

LA MÈRE — De quoi je me mêle !

BRENDA — Vous avez dit : « pétasse » ?

LA MÈRE — Oui, j'ai dit pétasse, ça vous pose un problème ?

BRENDA — C'est pas très gentil de traiter de pétasse une femme qui essaye de vous aider ! Vous insultez toujours les gens comme ça ?

LA MÈRE — Sortez de ma maison !

BRANDA — Je vais d'abord finir cet excellent whisky si ça ne vous ennuie pas !

LA MÈRE — C'est pas du whisky !

BRANDA — Pardon ?

LA MÈRE — Me racontez pas d'histoire, ce que vous buvez, c'est pas du whisky !

BRANDA — Si, je vous assure, c'est du Whisky, et du bon même ! Vous en voulez un verre ?

LA MÈRE — Ya plus de whisky !

BRANDA — Comment ça, y'a plus de whisky ? Vous en avez au moins six bouteilles dans la cuisine !

LA MÈRE — Sale petite garce !

BRANDA — Pardon ?

LA MÈRE — C'était pas pour vous !

BRENDA — C'était pas pour moi ?

LA MÈRE — Ecouter, ou vous trouvez un moyen de me retirer ses chaînes ou vous quittez cette maison sur le champs ! Est-ce que ça vous paraît assez clair ?!!

BRANDA — Oh oui, ça me paraît très clair ! Mais si vous permettez, je crois que je vais me refaire un petit verre, histoire de me réchauffer un peu avant d'affronter la tempête.

Elle se lève et va dans la cuisine se servir.

VOIX de BRANDA — Avec un peu de chance, la cavalerie ne devrait plus tarder.

Elle revient dans la pièce.

— Vraiment, j'aurais tout essayer mais sans les clefs ou une bonne paire de muscles, je ne peux rien faire d'autre, vous m'en voyez vraiment désolée.

Léger silence.

— Et à part vous tenir compagnie et vous faire la conversation, je ne vois pas ce que je pourrais faire de mieux.

LA MÈRE — Sortez de ma maison !!!

BRANDA — C'est une obsession chez vous ! Vous êtes sûre de ne pas en vouloir un ? 20 ans d'âge en plus, Je vous assure, ça vous ferait beaucoup de bien !

LA MÈRE — Foutez-moi le camp !!!

BRENDA — Vous voulez vraiment que je m'en aille ?

LA MÈRE — Oui !

BRENDA — Vous préférez rester toute seule ici dans votre état ?

LA MÈRE — Foutez-moi le camp ou ça va chauffer !

Brenda se lève et met son manteau.

— Mais avant de partir, vous allez me ranger tout ce bordel que vous avez foutu, vous êtes priée de tout remettre en place ! Et plus vite que ça !

BRENDA — Qu'est-ce que je dois remettre en place ?

LA MÈRE — Tout ! Pétasse !

BRENDA — Pétasse ?

LA MÈRE — Oui, pétasse ! Pétasse !! Pétasse !!! Pétasse !!!!

BRENDA — Très bien, puisque vous insistez !

Brenda fini son verre cul sec, prend le bâillon posé sur la table qu'elle avait enlevé à la Mère.

LA MÈRE — Qu'est-ce que vous faites ?

Elle remet le bâillon à La Mère qui se met à grogner à tout va.

BRENDA — Je remets tout en place !

Le bâillon est remis. La mère enrage sous le bâillon.

— Voilà. C'est fait ! Je vous souhaite une bonne journée !

Elle sort.

NOIR

Le Père entre dans la maison avec sa fille, la pièce est vide. Ils regardent vivement autour d'eux d'un air angoissé.

LE PÈRE — Elle est où ?

ALICE — Elle était là.

Le Père et la Fille regardent dans les pièces de la maison, le Père un peu affolé.

LE PÈRE — Elle est nulle part !

ALICE — Quelqu'un est peut-être passé !

LE PÈRE — Qui ça ?

ALICE — Comment veux-tu que je sache !

LE PÈRE — Quelle idée aussi tu as eue !

ALICE — On va pas remettre ça, papa !

LE PÈRE — D'accord, mais ça ne se fait pas de traiter sa mère de cette façon !

La Fille ne répond pas. Légers temps.

— Nous voilà dans de beaux draps maintenant !

ALICE — C'est probablement son bonhomme qui est passé la prendre !

LE PÈRE — Est si c'était la police ?

ALICE — Si c'était la police, elle serait là, papa, réfléchis, ils nous auraient accueillis !

LE PÈRE — Ce qui est sûr, c'est que ce sale type est capable d'aller la voir, la police ! Ça, tu peux me croire ! Tu te rends compte que tu peux aller en prison pour ça ! Qu'est-ce qu'y t'est passé par la tête ?

ALICE — Arrête, papa !

LE PÈRE — Je sais l'importance d'une mère pour son enfant, je comprends tout ça ma chérie, et je sais que tu as beaucoup souffert, mais faire ce que tu as fait, franchement, je ne comprends pas.

ALICE, *l'air émue*. — Elle était là devant moi , il n'y avait rien en

elle, c'était comme une étrangère et d'un seul coup, j'ai senti comme un vide m'envahir et une immense tristesse s'est emparée de moi. C'est ça que j'ai senti, papa.

LE PÈRE — Je sais !

ALICE — En face d'elle, je me suis sentie si seule, je...

LE PÈRE — Parlons d'autre chose, ça vaudra mieux !

ALICE — Comment peut-on obliger les gens à vous aimer papa ? S'ils ne veulent pas, s'ils ne veulent pas de vous, qu'est-ce qu'on peut y faire ?

LE PÈRE — Je comprends, ma chérie. Tu as raison, on ne peut obliger personne, on ne peut pas obliger les gens à vous aimer, mais les gens ne sont pas obligés non plus de se comporter comme elle l'a fait, t'en fais plus, chérie, tout va s'arranger !

ALICE — J'ai pensé, « après tout, c'est peut-être de ta faute. Peut-être que tu ne vaux rien, ma fille. »

LE PÈRE — S'il te plaît, chérie !

ALICE — Peut-être qu'elle méritait quelqu'un d'autre que moi, papa, quelqu'un de mieux !

LE PÈRE, *s'approchant d'elle pour la cajoler, il la prend dans ses bras.*

— Ne dis pas des choses comme ça ! Tu es une jeune fille formidable. Je suis fier de toi, chérie ! Pour rien au monde je n'aurais voulu une autre petite fille que toi, tu es la plus géniale des jeunes filles au monde, et moi je t'aime chérie, n'oublie jamais ça !

ALICE — A ce moment là, j'ai pensé à nous, papa,

LE PÈRE — A quel moment ?

ALICE — Quand je l'ai droguée pour l'attacher. J'ai aussi pensé à toi.

LE PÈRE — Tu as pensé à moi ?

ALICE — Oui, je te demande pardon, papa, j'ai pensé à tout ce qu'elle t'a fait subir à toi aussi !

LE PÈRE — Mais moi, c'est pas grave chérie, je m'en remettrai.

ALICE — Ça fait des années que tu dis ça !

LE PÈRE — Oui, je sais, mais comme tu dis, on ne peut pas obliger les gens à vous aimer !

ALICE — Oui, c'est ça qui m'a fait le plus de mal, papa.

LE PÈRE — Je comprends, chérie. Tu as raison, abandonner sa fille pour une histoire de fesses ! Ça, c'est un truc que je n'arriverai jamais à comprendre ! N'y pensons plus chérie, elle en vaut pas la peine.

ALICE — Oui, Papa t'as raison, parlons d'autre chose !

LE PÈRE — Arrêtons de nous faire du mal, et puis, on va la retrouver, faut pas s'en faire, quelqu'un est venu la chercher, y'a pas d'autre explication.

ALICE — Veux-tu que je te fasse un verre, papa ?

LE PÈRE, *l'air effondré*. — Oui, un petit scotch, c'est ça, fais-moi un petit verre, je veux bien. Ça me fera pas de mal !
Elle va dans l'autre pièce. On frappe à la porte.

LE PÈRE — Entrez !

La porte s'ouvre, entre un bel homme de type asiatique d'une quarantaine d'années, il referme la porte derrière lui.

L'HOMME — Bonjour.

LE PÈRE, *regarde l'homme durement*. — C'est pourquoi ?

L'HOMME — Je cherche après... Corinne, est-ce qu'elle est là ?

LE PÈRE — Vous lui voulez quoi, à ma femme ?

L'HOMME — J'avais rendez-vous avec elle.

LE PÈRE — Vous au moins, vous ne manquez pas d'air !

L'HOMME — Je m'excuse, mais... Nous devons nous retrouver...
Le Père le coupe.

LE PÈRE — Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse !

L'HOMME — ...Nous avions rendez vous en fin d'après midi...

LE PÈRE — Très content pour vous !

L'HOMME — Je sais qu'elle devait venir vous voir, et avec cette neige, je me suis dit...

LE PÈRE — Nous ne l'avons pas vue !

L'HOMME — Pourtant sa voiture est là !

LE PÈRE — Et alors, en quoi ça nous concerne ?

L'HOMME — Si sa voiture est là, c'est qu'elle est là ou qu'elle est bien venue vous voir.

Ils se regardent.

LE PÈRE — N'importe qui peut venir se garer ici.

Alice revient avec un verre.

ALICE — Bonjour.

L'HOMME — Bonjour

LE PÈRE — Tu as vu ta mère, toi ?

ALICE, va vers la table verser du whisky dans le verre.

— ... Non.

LE PÈRE, vers l'homme. — Vous voyez ! Vous n'avez plus qu'à faire demi tour et repartir d'où vous venez !

Ils se regardent.

L'HOMME — Je trouve ça plutôt étrange...

LE PÈRE — Quoi ? Qu'est-ce qui est étrange ?

L'HOMME — Vous voulez me faire croire qu'elle aurait fait plus de dix kilomètres en pleine campagne sous la neige juste pour venir se garer devant chez vous !

LE PÈRE — Moi, ce que je trouve étrange, c'est que vous ayez le culot de venir jusqu'ici !

L'HOMME — Disons que je suis inquiet.

LE PÈRE — De votre part, c'est étonnant.

L'HOMME — Qu'est-ce que vous voulez insinuer ?

LE PÈRE — Vous ne vous êtes pas inquiété quand ma femme est partie en abandonnant sa fille ! Voilà ce que ça veut insinuer !

ALICE — Arrête, papa !

LE PÈRE — On ne vous a jamais dit que ça ne se faisait pas de séduire la femme des autres, surtout quand elle a des enfants ?

L'HOMME — Écoutez, je ne suis pas venu ici pour me disputer avec vous, d'accord ? Je suis juste venu voir si elle n'avait pas eu de problème... Je veux dire à cause de la neige.

LE PÈRE — J'en ai rien à foutre de la neige !

ALICE, *vers l'homme*. — Peut-être que sa voiture est tombée en panne et que quelqu'un l'a ramenée en ville !

L'HOMME — Vous voulez dire que vous ne savez pas du tout où elle est ?

LE PÈRE — C'est exactement ça !

ALICE — Elle a disparu !

L'HOMME — Disparu ? Comment ça disparu ?

LE PÈRE — Tout ça, c'est de votre faute !

L'HOMME — Pardon ?

LE PÈRE — Tout ce merdier, vous en êtes l'unique responsable !

L'HOMME — Qu'est-ce que vous racontez ! Responsable de quoi ?

LE PÈRE — De tout !

ALICE — Papa !

LE PÈRE — Quand on pique la femme des autres, faut pas s'attendre à ce que ça se termine bien !

ALICE — Papa arrête !

LE PÈRE — A votre âge, vous devriez savoir ça ! Elle vous a appris quoi, votre mère !

L'HOMME — C'est quoi votre problème ? Vous avez du mal à en trouver une autre ?

LE PÈRE, *il devient agressif envers l'homme, sa fille le retient.*
— Petit salopard !

ALICE — Papa !

LE PÈRE — Mon problème, c'est que vous êtes un beau petit fumier et que vous avez apporté le malheur dans cette maison ! Voilà où il est mon problème !

ALICE, *même jeu.* — S'il te plaît, papa !

LE PÈRE — Alors, maintenant vous allez quitter ma femme sur le champ et lui foutre la paix ! D'accord ? Les prostituées, c'est pas fait pour les chiens !

L'HOMME — Ça tombe mal !

LE PÈRE — Quoi ? Qu'est-ce qu'y tombe mal ?

L'HOMME — Nous allons nous marier !

LE PÈRE — Vous pouvez toujours courir ! Moi vivant, y'aura pas de divorce, donc pas de mariage ! C'est elle qui a quitté la maison ! Et tout ça à cause de vous ! Vous lui avez monté la tête et vous l'avez embarquée dans vos jeux tordus sans vous soucier du mal que vous alliez faire ! Et comme si ça suffisait pas, vous l'envoyez ici pour essayer de nous dépouiller de nos biens, ma fille et moi !

L'HOMME — Je n'ai pas fait ça ! J'étais même contre cette idée ! Donc vous l'avez vue !

ALICE — C'est moi qui l'ai vue !

L'HOMME — Donc, vous savez où je peux la trouver ?

ALICE — Non, personne ne sait où elle est !

L'HOMME — Comment ça personne ne sait où elle est ?

LE PÈRE — Elle a disparu, on vous dit ! Disparu ! Evaporée !

L'HOMME — C'est une blague ?

LE PÈRE — J'ai l'air de blaguer ?

Les deux hommes se regardent durement.

— Ça fait trois ans que ma gamine n'a plus de mère ! Ça aussi, vous trouvez peut-être que c'est une blague ?

ALICE — Papa, arrête !

L'HOMME — Vous avez raison...

LE PÈRE — Vous êtes un sacré salopard !

ALICE, *vers son père* — Arrête !

L'HOMME — Je l'admets, je n'ai pas pensé aux conséquences, ça vous va comme ça ?

LE PÈRE, *ironique*. — Vraiment ?

L'HOMME — Oui. Je le reconnais.

LE PÈRE — Et vous en êtes fier ?

ALICE — Arrête, papa !

L'HOMME — Je comprends votre...

LE PÈRE — Non, vous ne comprenez pas, vous ne comprenez rien du tout ! Vous êtes un salaud, Monsieur !

L'HOMME — Vous l'avez déjà dit !

LE PÈRE — Oui, et je vous le redis, vous êtes un beau fumier !

ALICE — Papa !!!

LE PÈRE — Vous êtes le pire des salopards que la terre ait portés, ça, il va falloir vous le rentrer dans le crâne !

Alice arrive à asseoir son père, elle lui donne son verre, il boit un coup de whisky. L'homme le regarde, léger silence.

L'HOMME — Ça va mieux ?

Léger silence.

— Maintenant que vous m'avez bien insulté, nous pouvons peut-être discuter plus calmement ?

LE PÈRE — Vous, vous avez fait plus que de nous insulter, Mon-

sieur ! Vous avez détruit une famille !

ALICE, *dépitée* — Papa, s'il te plaît, ne recommence pas !

L'HOMME — Je comprends ce que vous pouvez ressentir

LE PÈRE — Non, monsieur, vous ne pourrez jamais comprendre ce que nous pouvons ressentir ma fille et moi !

L'HOMME — Admettez quand même que ce n'est pas de ma faute si votre femme ne vous aimait plus !

LE PÈRE, *il se redresse*. — Faites bien attention à ce que vous dites !

ALICE — Papa !!!

Elle le rassoit.

L'HOMME — C'est pas moi qui suis allé la chercher !

LE PÈRE — Ah, vous voulez dire que c'est elle qui vous a couru après en vous suppliant de la prendre avec vous !

L'HOMME — C'est exactement ça !

LE PÈRE — Ah, c'est donc ça: les femmes vous tombent toutes cuites dans les bras ? Vous vous croyez sans doute irrésistible ?

L'HOMME — Oui, c'est à peu près ça !

LE PÈRE, *il se lève*. — Sortez de ma maison ou je vous assomme !

ALICE — Arrête, papa ! Ca suffit ! Stop !

Brenda entre dans la pièce. On entend le vent souffler au dehors, elle a l'air frigorifiée, elle referme la porte derrière elle.

BRENDA — Quel temps ! Bonsoir !

L'HOMME — Bonsoir.

BRENDA, *l'air satisfait, vers Franck*. — Vous êtes Colten ?

L'HOMME — Non, moi, c'est Franck.

BRENDA, *l'air déçu*. — Je me disais aussi ! Alors Colten, c'est vous ?

LE PÈRE, *embarrassé*. — C'est pourquoi ?

BRENDA — Vous êtes Colten ?

LE PÈRE — Oui, c'est pourquoi ?

BRENDA — C'est... pour rien.

Elle le regarde une seconde.

BRENDA — Je voudrais pas être désagréable avec vous, mon petit Monsieur, mais vous faites beaucoup plus vieux en vrai que sur la photo !

LE PÈRE — Écoutez, Mademoiselle, c'est pas le moment ! Nous avons un gros problème sur les bras !

Alice agacée par la situation va au frigo se faire un verre de lait.

BRENDA — N'empêche, c'est pas bien de tromper les gens sur la marchandise. Vous n'êtes pas le seul à chercher quelqu'un pour vous accompagner dans votre vie, ce n'est pas très gentil de se moquer d'une pauvre femme.

Vers Franck.

— N'est-ce pas, Monsieur ?

FRANCK — Franck !

BRENDA — Enchanté ! N'ai-je pas raison, Franck ?

FRANCK — Je suis tout à fait... De votre avis !

BRENDA, vers Franck. — Je suis Brenda !

FRANCK — Franck !

BRENDA — Vous l'avez déjà dit !

FRANCK, visiblement séduit par Brenda.

— Pardon. Je suis confus. Ravi, je suis tout à fait ravi !

Il lui baise la main. Alice ahurie regarde la scène immobile.

LE PÈRE, vers Franck — Sans vous déranger, je vous ferais remarquer que votre maîtresse a disparu, Monsieur le Don Juan !

FRANCK — Vous voulez dire votre femme !

LE PÈRE — Ne me cherchez pas, c'est un conseil !!

ALICE, très agacée — Bon maintenant, ça suffit ! Nous avons un

gros problème, alors vos histoires de fesses et de jalousie, je m'en contre-fiche ! D'accord ?

BRENDA — Quelle histoire de fesses, Alice ?

ALICE — Oh vous, ça va ! On vous a pas sonné ! Fichez-nous la paix !

BRENDA — Si vous cherchez le gros problème en question, il est dans le petit ravin, à une centaine de mètres, derrière la butte en train de brailler comme une ivrogne ! J'ai bien essayé de la remonter, mais elle a pas arrêté de m'insulter, et elle est bien trop lourde pour moi !

ALICE — Vous parlez de ma mère ?

BRENDA — Oui, Alice, je parle de la femme que vous avez ligotée comme un rosbif !

Le Père se précipite vers la porte.

ALICE — Je viens avec toi, papa !

Ils vont pour sortir.

LE PÈRE, vers Franck. — Vous, vous attendez ici !

Ils sortent.

FRANCK, embarrassé, après un silence gêné.

— Vous voulez peut-être vous asseoir ?

BRENDA — Je dis pas non.

Franck tend une chaise à Brenda. Elle s'assoit

— Merci.

FRANCK, il regarde Brenda comme s'il venait d'avoir un coup de foudre.

— De rien !

Elle le regarde un instant, lui a l'air embarrassé.

BRENDA — Vous allez me trouver sans doute un peu curieuse mais... Je peux vous poser une question ?

FRANCK — Je vous en prie !

BRENDA — Une question...un peu indiscreète, vous ne m'en vou-

drez pas, n'est-ce pas ?

FRANCK — Pas le moins du monde !

BRENDA — Qu'est-ce qu'un bel homme comme vous fait avec une femme aussi... Âgée et aussi vulgaire que cette Madame Corinne Machin-Trucmuche ?

FRANCK — Elle n'est pas si...

BRENDA — Vous êtes bien son amant ?

FRANCK, *après une hésitation*. — Si on veut !
Elle le regarde d'un air soutenue et intéressée.

BRENDA — Et si on veut pas ?
Franck sourit.

BRENDA — Donc, vous n'êtes plus vraiment ensemble ?

FRANCK — C'est-à-dire...
Léger silence, regard.

BRENDA, *le coupant* — Depuis quand ?
Franck à l'air gêné.
— Depuis... Aujourd'hui ?
Franck à l'air gêné.

FRANCK, *embarrassé* — A vrai dire...

BRENDA — Et... Est-ce que vous avez une explication valable à tout ça ?

FRANCK, *hésitant* — A tout quoi ?

BRENDA — A tout ça !
Ils se regardent.

— Donc, vous n'êtes pas très sûr ?

FRANCK, *embarrassé*. — Je... Je...
Regards.

BRENDA — C'est curieux ces moments de grâce, vous n'avez jamais remarqué ?
Même jeu.

FRANCK, *comme envoûté par Brenda* — ...Oui.

Même jeu.

BRENDA — Ce moment que vous n’imaginiez jamais pouvoir vous toucher et qui pourtant, d’un seul coup, se trouve être à votre portée.

Même jeu.

FRANCK — Oui, je comprends, je comprends parfaitement ce que vous êtes en train de dire...

BRENDA — Vraiment ?

FRANCK — Vraiment !...

Même jeu.

BRENDA — Vous vous levez un matin, comme chaque matin, et votre journée commence comme d’habitude dans un petit quotidien routinier, fade et monotone, vous traversez le temps sans vous rendre compte de quoi que ce soit et d’un seul coup, ce matin là, ce fameux jour, quelque chose en vous s’emballe, et pas seulement les palpitations de votre cœur, non, quelque chose de bien plus mystérieux tout au fond de votre personne, un peu comme une petite machine oubliée quelque part dans un coin de vos entrailles qui se remettrait en marche pour distiller en vous quelque chose de merveilleux, quelque chose après laquelle cour chacun d’entre nous, le bonheur et la sensation de se sentir vivante, un sentiment merveilleux, Franck.

Même jeu.

FRANCK — Ce que vous dites est très beau, Brenda...

Même jeu.

BRENDA — Merci. C’est un sentiment d’une extrême volupté, un sentiment trop rare et si étrange, vous ne trouvez pas ?

Même jeu.

FRANCK — Oui...

Franck semble absent.

BRENDA — Vous allez bien ? Franck ?

FRANCK — Oui...

BRENDA — Vous êtes avec moi ?

FRANCK, *comme envoûté*. — Oui.

BRENDA — Nous sommes donc sur la même longueur d'onde ?

FRANCK, *même jeu*. — Oui, il me semble bien.

BRENDA — La vie est mystérieuse n'est-ce pas ?

FRANCK — Mystérieuse ? Oui, mystérieuse, je crois...

BRENDA — Mystérieuse et magnifique, vous ne trouvez pas ?

FRANCK, *même jeu* — ... Oui !

BRENDA — Je me suis levée ce matin plutôt heureuse de la journée qui s'annonçait, j'ai pris mon petit déjeuner en chantant, je me souviens, à l'idée de rencontrer peut-être l'homme de ma vie. Oui, nous communiquons avec Colten depuis un petit moment déjà, un homme très gentil apparemment, très gentil et très séduisant, enfin, d'après la photo postée sur internet, j'avais déjà remarqué le décalage entre la photo des gens et les gens eux-mêmes, mais là, franchement... C'est à se demander ce que les hommes ont dans la tête ! Vous n'avez jamais fait attention à ça ?

FRANCK, *toujours l'air envoûté*. — Pardon ? À quoi ?

BRENDA — À l'image ! À l'image que les gens se font d'eux même, de leur véritable personne !

FRANCK — Ah oui...

BRENDA — C'est étonnant ce besoin qu'ont les hommes de se rendre plus beaux qu'ils ne sont en vérité, vous n'êtes pas d'accord avec moi ?

FRANCK — Si !

BRENDA — Alors vous pouvez comprendre ma déception en arrivant, pas que cet homme soit vilain, ce n'est pas ce que je dis, mais de là à se faire passer pour Marlon Brando, admettez qu'il y a un peu d'abus.

FRANCK — Il s'est fait passer pour Marlon Brando ?

BRENDA — En tout cas sur la photo, si ce n'est pas Brando, ça y ressemble sacrément.

FRANCK — Les gens n'ont peur de rien !

BRENDA — C'est ce que je me suis dis tout à l'heure en arrivant ! Enfin passons, en tout cas la journée n'a pas été de tout repos.

FRANCK — Je comprends.

BRENDA — Pas plus tard que cet après midi, j'arrive à la porte, je frappe, j'entends des bruits étranges, je rentre, et qu'est-ce que je vois ?

Elle le fixe des yeux

FRANCK — ... Je ne sais pas.

BRENDA — Une femme saucissonnée comme une crépinette de porc.

FRANCK — Comme une crépinette de porc ?

BRENDA — Oui. C'était madame Corinne Machintrucmuche. Elle braillait comme une truie.

FRANCK, *très intrigué*. — Et qui a fait ça ? Et pourquoi ?

BRENDA — Problèmes familiaux, mon bon Franck, vaut mieux ne pas trop mettre le nez là-dedans !

FRANCK, *même jeu*. — C'était donc vrai ? Vous en avez parlé tout à l'heure, à ce moment là, j'ai pensé que vous plaisantiez.

BRENDA — Non, Franck, je ne plaisantais pas. Sur le moment, en arrivant, j'ai d'abord cru à un kidnapping, c'est vrai, quand vous voyez une personne ligotée comme dans les films, c'est ce à quoi vous pensez en premier, jusqu'à ce qu'elle me dise que c'était sa fille qui lui avait fait ça !

FRANCK — Et pourquoi sa fille aurait fait une chose pareille ?

BRENDA — Oh, vous savez, qui peut dire ce qu'il se passe dans la tête des enfants ? Si vous voulez mon avis, je pense que la gamine ne voulait plus que sa mère reparte.

FRANCK — Vraiment ?

BRENDA — J'en suis certaine !

FRANCK, *sincèrement*. — Pauvre gosse !

BRENDA — Oui, elle a l'air toute bouleversée, parfois, elle semble froide comme un glaçon ! C'est fou ce que ce genre de situation peut bouleverser la vie des enfants ! L'être humain est un drôle d'animal, et qu'importe les lois qu'il essaie d'ériger, aucune ne pourra satisfaire tout le monde.

FRANCK — Oui, vous avez bien raison, l'être humain est imparfait, Brenda.

BRENDA — Surtout vous !

FRANCK — Que voulez vous dire ?

BRENDA, *amusée*. — D'après le Père, sa femme aurait fichu le camp avec un horrible manipulateur !

FRANCK — Vraiment ?

BRENDA, *amusée*. — Oui, un horrible séducteur à ce qu'il paraît, un vendeur de nouilles qui drague les femmes durant son service.

FRANCK — Il a dit ça ?

BRENDA — Oui, et je trouve ça très excitant !

FRANCK — Vraiment ?

BRENDA — Non, je plaisante. Quand on vous regarde attentivement, vous n'avez pas l'air d'un horrible monstre pervers !

FRANCK, *comme subjugué par Brenda*. — Vraiment ?

BRENDA — Ça vous désole ?

FRANCK — Pas du tout...

BRENDA — Tant mieux ! La jalousie fait parfois dire des choses aux gens qu'ils ne pensent pas, faut le comprendre.

FRANCK — Oui, je comprends.

BRENDA — Parlez-moi un peu de vous, vous avez des enfants ?

FRANCK — Non, malheureusement, je n'ai pas eu cette joie.

BRENDA — Moi non plus, et je dois dire que je commence sérieusement à y penser.

FRANCK — Moi aussi.

BRENDA, *elle s'approche encore de lui* — Mais pour ça, il faut rencontrer la bonne personne et je n'ai pas encore eu cette chance.

FRANCK, *ils se regardent langoureusement*
— Je suis sûr que ça ne va pas tarder.

BRENDA — Quelque chose me dit que vous avez raison.
Ils se regardent de façon très intense. On a l'impression qu'ils vont s'embrasser. La porte s'ouvre, entre la Mère totalement congelée, Brenda se lève. Le Père et Alice portent la Mère sur sa chaise. Le Père prend les pinces pour couper le cadenas.

LE PÈRE — Faites-lui vite quelque chose de chaud !

ALICE, *en partant dans l'autre pièce* — Oui papa !
La Mère regarde Brenda et l'homme, d'un air horrifié. Le Père réussit à couper le cadenas et assied la Mère sur une autre chaise, Brenda se rassoit.

LE PÈRE — Alice te fait quelque chose de bien chaud.
La Mère dit quelque chose que personne ne comprend.
— Qu'est ce que tu dis ?
La Mère montre Franck et Brenda en disant à nouveau quelque chose d'incompréhensible.
— Je comprends rien, reste tranquille, ta fille te prépare quelque chose !

LA MÈRE, *difficilement*. — Qu'est-ce que cette femme fait dans cette maison ?

LE PÈRE — C'est elle qui nous a dit où tu étais !

LA MÈRE, *la Mère se lève difficilement et s'approche de Franck, elle a l'air congelée.*

— Franck, je ne veux pas rester ici, rentrons chez nous !

FRANCK, *il la rassoit*. — Attends un peu, ta fille est en train de te

préparer quelque chose pour te réchauffer !

LA MÈRE — Je ne veux rien, je veux rentrer !

BRENDA — Vous êtes sacrément têtue, on vous dit qu'il faut que vous preniez quelque chose de chaud !

LA MÈRE — Vous, on vous a pas sonné ! Occupez vous plutôt de mon mari au lieu de tourner autour de mon fiancé !

BRENDA, vers Franck — Je croyais que vous n'étiez plus vraiment ensemble ?

FRANCK — Je...

LA MÈRE — Qu'est-ce que cette idiote raconte, Franck ?

FRANCK, embarrassé — Quoi ?

LA MÈRE — Qu'est-ce que cette femme est en train de dire ?

LE PÈRE — Calme toi chérie !

LA MÈRE — Je te parle, Franck !

BRENDA — Franck a rencontré une autre femme !

LE PÈRE — Pardon ?

LA MÈRE — Qu'est-ce qui te prend, Franck ? Dis quelques chose ! C'est une plaisanterie n'est-ce pas ?

FRANCK, très embarrassé — Je... Je ne sais plus quoi penser, Corinne...

LA MÈRE — Qu'est-ce que tu racontes, chéri ? Je ne comprends pas ce que tu dis !

FRANCK, même jeu — Cette situation commence à me peser, chérie.

LA MÈRE — Quelle situation ?

FRANCK, même jeu — Toutes ces histoires...

LA MÈRE — Quelles histoires ? Qu'est-ce que tu racontes ?

LE PÈRE — Oui, qu'est-ce que vous voulez dire ?

FRANCK, *même jeu et un peu agacé*

— Je suis fatigué de tout ça, je...

LE PÈRE — C'est quoi votre problème ?

FRANCK, *vers la mère*. — Je suis désolé...

LA MÈRE — S'il te plaît Colten, fais quelque chose, je t'en supplie !

Elle agrippe Franck.

— Ne fais pas ça Franck ! Je t'aime ! Franck !

Franck essaie de se dégager.

LE PÈRE, *vers Franck, très agacé*. — C'est quoi votre problème exactement ?

LA MÈRE, *Franck essaie toujours de se dégager*.

— Colten !

FRANCK, *embêté et agacé* — Lâche ma veste, s'il te plaît !

BRENDA — C'est pas croyable !

LE PÈRE — Attends, chérie, lâche-le !

BRENDA — Pas un pet de dignité !

La Mère pousse un cri hystérique.

LE PÈRE — Chérie, laisse moi régler ça !

FRANCK — Écoutez, tout ça devient tellement... Compliqué...

LA MÈRE, *paniquée*. — Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qui est compliqué ? Qu'est-ce que tu essaies de me dire, Franck ?

BRENDA — Il essaie de vous dire que vous êtes sacrement compliquée !

LA MÈRE, *folle de rage* — Colten, tues-moi cette poufiasse !!!

LE PÈRE, *vers sa femme*. — Arrête, chérie !

Vers l'homme.

— Oui, Qu'est-ce que vous essayez de nous dire, Monsieur le Tor-du !

FRANCK, *vers la mère* — ...Ta fille qui ne va pas bien... Et puis ton

mari qui n'arrête pas de m'insulter !

LA MÈRE, *vers Colten*. — C'est vrai Colten, arrête un peu d'insulter les gens !

BRENDA — Elle manque pas d'air celle-là !

LE PÈRE, *menaçant*. — Vous allez la prendre dans vos bras et vous allez repartir avec elle. Et surtout, vous allez la traiter comme une reine ! Est-ce que vous m'avez bien compris ?

LA MÈRE — Oui, Franck, s'il te plaît !

FRANCK, *agacé, vers le Père*. — Sinon ?

LE PÈRE — Sinon, je pense que vous allez salement le regretter !
Ils se regardent vivement.

FRANCK, *vers Colten* — C'est une menace ?

LE PÈRE, *ironique* — Non, c'est une invitation à danser !
Regard entre les deux hommes. Pendant ce temps Alice vient avec une tisane qu'elle pose sur la table pour la mère.

ALICE — Voilà !

FRANCK — Je suis désolé, mais je crois que ça ne va plus être possible !
La mère en larmes.

LA MÈRE — Franck ! Franck ! On devait se marier ! Ne me laisse pas, je t'aime ! Franck ! Je t'en supplie, Franck, ne me laisse pas !
Alice, l'air désespérée part en courant vers sa chambre.

LE PÈRE — Vous trouvez peut-être que vous n'avez pas fait assez de dégâts comme ça ! Vous voulez en remettre une couche ! C'est ça ?

FRANCK — Vous avez tellement rêvé de cet instant que vous devriez plutôt être satisfait !

LE PÈRE — Satisfait ? Satisfait de quoi ? Pour avoir rendu ma fille malheureuse ? Pour m'avoir rendu malade de jalousie ? Pour m'avoir volé ma femme avant de la souiller ?

BRENDA — Tout de suite les grands mots !

LA MÈRE, *hystérique*. — Qu'elle se taise ! Qu'elle se taise !

BRENDA, *impatiente de partir*. — Bon Franck ! On y va ou pas ?

LA MÈRE — La fermeeeeeeee !!!

BRENDA — J'en ai plus qu'assez de cette maison de fous !

LA MÈRE — Va chercher le fusil Colten qu'on lui ferme son clapet !

BRENDA — Faut vous faire soigner la vieille !

Vers les deux hommes.

— Vous avez vu comment elle me parle ? Elle est bonne pour l'asile !

LE PÈRE, *vers Franck*. — Maintenant ça suffit ! Prenez ma femme tout de suite et rentrez chez vous !

FRANCK, *vers le Père*. — Vous voulez que je reparte avec votre femme ? C'est vraiment ce que vous voulez ?

LE PÈRE, *à Franck*. — Oui, c'est vraiment ce que je veux !

LA MÈRE, *elle sanglote* — Moi aussi, chéri ! S'il te plaît !

BRENDA, *vers la Mère*. — Vous pouvez toujours courir !

FRANCK, *vers le Père*. — Vos yeux disent le contraire.

LA MÈRE, *suppliante* — Franck !

LE PÈRE — Vous occupez pas de mes yeux ! Prenez ma femme et foutez le camp !

LA MÈRE — Franck, s'il te plaît ! Qu'est-ce qu'il t'arrive !

BRENDA, *vers la mère*. — Les cinglés dans votre genre, Franck, il les supporte plus !

LA MÈRE — Fais-la taire, Franck, s'il te plaît ! J'en peux plus ! Colten ! Fais-la taire !!!

BRENDA — Bon, Franck, j'en ai assez, si tu ne viens pas, je m'en vais !

LA MÈRE — C'est ça, barrez-vous ! Foutez le camp !!!

LE PÈRE, *vers la mère*

— Lève-toi chérie et partez maintenant !

FRANCK — Non, Monsieur, je ne vais pas faire comme vous dites !

LA MÈRE — Franck !!!

FRANCK, *vers le Père* — Et vos menaces ne me feront pas changer d'avis, Monsieur !

LA MÈRE, *elle se colle à Franck, il la repousse.*

— Franck ! Pourquoi tu dis ça Franck ? Je t'aime Franck, pourquoi ?

BRENDA — C'est moi qui lui ai ouvert les yeux !

LA MÈRE — Salope ! Salope !!!

Elle avance vers Brenda pour la frapper. Les deux hommes les séparent.

BRENDA — Je m'en vais, Franck, ou tu viens ou tu restes avec cette folle !

FRANCK — Je viens !

La mère se met devant la porte. L'air folle et dangereuse.

LA MÈRE, *l'air folle.* — Personne ne sortira de cette maison !

BRENDA — Fais quelque chose, Franck !

FRANCK — Laisse-nous sortir !

LE PÈRE, *ne sachant que faire.* — Chérie ! ...

LA MÈRE — Jamais je ne te laisserai partir avec cette truie !!

BRENDA, *vers Colten.* — Faites quelque chose, vous, au lieu de rester planté comme un piquet de pâture !

FRANCK, *vers Colten* — Dites-lui de nous laisser sortir !

LA MÈRE — S'il te plaît, Franck ! S'il te plaît, mon amour ne fais pas ça !

FRANCK, *vers la mère* — Je suis désolé, Corinne, laisse-nous par-

tir.

LA MÈRE — Jamais ! Jamais ! Plutôt crever !!!

LE PÈRE, *abattu, vers la Mère* — Chérie, s'il te plaît !

LA MÈRE, *elle pleure. Vers le père.* — Toi, la ferme !!!

BRENDA — Décidément, dans cette maison, kidnapper les gens, c'est une maladie !

LE PÈRE, *Il prend la mère dans ses bras* — Viens !

LA MÈRE, *elle repousse le père, elle pleure. Vers le père.*
— Je veux mourir ! Je veux mourir !!!

LE PÈRE, *l'air désespéré.* — S'il te plaît, chérie ! Allez, viens !

LA MÈRE, *désespérée* — Je veux mourir !! Je veux qu'on me laisse mourir !!

Elle pleure, elle se laisse soutenir quelque peu par le père.

BRENDA — Bon, bein c'est pas tout ça ...

Vers la mère dont les trois quarts du corps bouchent encore le passage.

— S'il vous plaît. Ça vous ennuerait pas de mourir un peu plus sur le côté ?

Le père la tire un peu sur le côté de la porte. Brenda prend Franck par la main. Puis vers le père.

— Merci !

Elle regarde le père pendant que la mère pleure.

— Bonne soirée !

La mère est toujours par terre, le père les regarde partir sans bouger.

NOIR

Le lendemain matin, la mère déjà habillée boit du whisky, elle a l'air de très mauvaise humeur et pas remise de la veille. Deux valises sont dans l'entrée. On entend la voix d'Alice.

VOIX D'ALICE — Papa ! Papa !

Après un instant Alice entre dans la pièce. Elle s'arrête, regarde sa mère.

— Bonjour.

La mère ne répond pas. Le téléphone sonne, Alice décroche tout en continuant de préparer son déjeuner.

— Allo ?

Alice va au placard prendre un bol et ses céréales.

— Oui, Tu rentres à quelle heure ? Oui, elle boit.

Alice va au frigo prendre du lait.

— Ou ça ? Ok, je m'en occupe cet après midi.

Elle écoute.

— Non, ça ne sera pas sec ce soir !

Elle écoute.

— D'accord !

Elle va s'asseoir à la table avec sa mère et dépose le téléphone devant elle.

— Tiens, c'est papa !

La mère prend le téléphone et l'éteint sans répondre. Alice regarde sa mère quelques secondes.

ALICE, un peu gênée — Pardon.

La mère ne répond pas. Après un léger temps.

— Je voulais m'excuser pour hier...

La mère ne répond pas. Après un silence.

— Tu entends ?

La mère ne répond pas. Après un léger temps.

ALICE, en regardant son café.

— Je voulais m'excuser et...te parler de quelque chose.

La mère ne répond pas. Plus long silence.

ALICE — J'ai fait un rêve cette nuit.

Même jeu. Léger silence.

— Tu veux pas savoir ?

Elle regarde sa mère. Après un léger silence.

— J'étais petite, c'était le matin, j'attendais le départ de papa pour son travail et je venais dormir avec toi.

Même jeu. Léger silence.

— Tu te rappelles ça ?

La mère ne répond pas.

— J'adorais venir dans ton lit pour dormir un peu avec toi, mais je ne dormais jamais.

Elle boit une gorgée du café.

— Je ne dormais jamais parce que j'adorais te regarder dormir m'man, tu avais l'air si douce, si gentille, je pensais à tous les petits enfants qui n'avaient pas de parents, et je me disais que j'avais de la chance. C'était formidable. Après je sentais tes cheveux. J'aimais leur odeur, puis je me blottissais contre toi en espérant que tu me prennes dans tes bras.

La mère se sert un autre verre.

ALICE, elle regarde sa mère. — Ça me rendait si heureuse d'être là, tout près de toi. Tu peux pas savoir à quel point !

Même jeu, léger silence.

— Mais quand j'y repense, je ne suis pas sûre que le bonheur était partagé, m'man.

Elle boit une gorgée de son café, la mère a l'air ailleurs.

ALICE — Les enfants aiment bien avoir une maman à la maison qui s'occupe d'eux, c'est pas un crime, n'est-ce pas ? Moi, en tout cas ça m'aurait fait bien plaisir, tu sais. En grandissant, je ne suis plus venue te voir le matin, tu ne dormais presque plus à la maison. À cette époque, c'est surtout la nuit que je pensais à toi, ça a duré des années. A l'école je dormais sur la table tellement j'étais fatiguée. Souvent mes copines me demandaient où tu étais, mais moi, je ne savais pas quoi répondre. Je leur disais que tu étais représentante, et que c'était pour ça que tu n'étais jamais à la maison. Tu sais, à cette époque, je ne m'aimais pas, m'man.

Elle regarde sa mère qui sirote comme si elle était seule.

— Je crois même que je me détestais. Je crois bien. Je n'aimais pas me regarder dans la glace. Je me suis longtemps posé la question, la question de savoir pourquoi. Je ne savais pas pourquoi. Quelle ma-

man pourrait abandonner sa petite fille sans avoir une bonne raison ! Quelle mère ferait une chose pareille ? Aucune ! C'était forcément de ma faute !

La mère se remet une rasade de whisky.

— J'ai pleuré longtemps, maman, très longtemps, parce que ce n'est pas facile pour une petite fille d'admettre que sa maman ne l'aime pas.

Léger silence.

— Et puis un jour, j'ai compris, j'ai tout compris, j'ai compris que ce n'était pas de ma faute si tu ne m'aimais pas, j'ai compris ça en grandissant, m'man. Mais, ce n'est pas simple pour une petite fille d'admettre que si sa maman est toujours absente, c'est parce qu'elle a rien dans la tête et qu'elle a toujours le feu aux fesses ! Non, ça, c'est pas facile à admettre pour une petite fille. Quand j'ai compris ce qui se passait dans ta tête, ce manque de conscience que tu avais, et le petit pois qui allait avec, ton intérêt maladif pour les hommes, par exemple ceux qui se précipitaient à la maison quand papa n'était pas là. Oui, quand j'ai compris tout ça, je me suis sentie beaucoup mieux, m'man, beaucoup mieux, libérée en quelque sorte, libérée d'un grand poids.

Long silence.

— Puis, plus tard, vers 10 ans, je n'ai plus voulu admettre cette vérité et je me suis mise à te voler quelques sous dans ton porte-monnaie.

LA MÈRE — Oui, tu avais le vice dans la peau.

ALICE — C'était pour t'acheter des bagues au distributeur de chewing-gum, m'man, tu te rappelles ? Ces bagues en plastique que tu trouvais très belles, faut dire qu'on aurait dit des vraies, tu t'en souviens m'man ?

La mère boit.

LA MÈRE — Tu n'as pas école aujourd'hui ?

ALICE — Tu sais, m'man, si je te prenais quelques sous, c'était pour te faire des cadeaux !

Léger silence.

LA MÈRE — Tu devrais te préparer, tu vas être en retard !

Léger silence.

ALICE — C'est dimanche aujourd'hui, m'man !

Alice regarde son café, après un silence.

— Si je te prenais quelques sous, c'était pour te faire des cadeaux, pour que tu m'aimes ! Tu sais, c'est très réjouissant pour une petite fille d'être aimée de sa maman, c'est une chose qu'une maman devrait savoir instinctivement, comme chez la maman chat, par exemple... Tu as vu comment les mamans chats s'occupent de leurs petits ? Des fois je me dis que les êtres humains devraient s'en inspirer.

LA MÈRE — Tu étais une petite voleuse ! Tu n'avais même pas honte !

ALICE — Oh si, j'avais honte, m'man, j'étais pourtant pas plus haute que trois pommes, mais j'avais honte, je t'assure !

LA MÈRE — Ca t'empêchait pas de recommencer !

Léger silence.

ALICE — Ensuite tu allais vomir dans les toilettes, tu te rappelles ? À chaque fois, tu disais que c'était de ma faute. Alors, moi, je pleurais, après je me débrouillais pour aller te chercher cette foutue bague et c'est seulement à ce moment là que tu me prenais dans tes bras. Et nous pleurions toutes les deux. Et moi, j'avais honte, oui, je m'en voulais, j'avais honte de t'avoir fait pleurer, m'man, de t'avoir fait vomir. Même si je ne savais pas vraiment pourquoi. Et effectivement, je recommençais, je t'achetais une autre bague, et une autre, plusieurs fois par mois et toujours pour la même raison. Parce que j'aimais tellement que tu me prennes dans tes bras.

Long silence pesant. Embarrassée, la mère boit.

— Je te demande pardon pour hier, m'man !

Après un silence.

LA MÈRE — Tu devrais t'occuper de toi, ma fille ! Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose.

Elle regarde sa mère.

ALICE — Ça me touche beaucoup ce que tu dis, m'man.

LA MÈRE — Les psy, c'est pas fait pour les chiens !

La mère boit son verre cul sec. Long silence.

ALICE — Merci pour tes conseils, m'man !

Silence pesant. Léger silence. Alice se ressert un café. On entend un coup de klaxon au loin. La Mère se lève.

— Tu vas quelque part ?

Elle passe son manteau.

ALICE — Tu as froid ?

La mère prend les valises.

ALICE — Tu vas où ?

Autre coup de klaxon.

— C'est un nouveau ? C'est ça ? Un que tu avais en réserve ? Célibataire j'espère ?

La mère sort de la maison sans répondre, sans un regard. Alice reste seule quelques secondes sans bouger. Puis elle se lève et regarde par la fenêtre. On entend une portière claquer.

Musique de fin.

NOIR

DU MÊME AUTEUR

Karma.

Ces gens qui ne veulent pas mourir sont incroyable. (Teddy)

Jock.

L'étrange destin de M et Mme Wallace

Derrière les collines

L'Hôtel du silence

Visite d'un père à son fils

C'était vers la fin de l'automne

Au fond des bois

Le landau qui fait du bruit

Le chant du coq

Fin de programme

Un monde épatant

Balbala

Le Terroriste

Comme un vol d'hirondelles

Le Locataire

L'Horoscope

Natasha

De l'autre côté du monde

Le regard d'Alice

Ni dieu ni maître ou promenons nous dans les bois

Confession d'une mère indigne

De ma fenêtre et textes court

PUBLICATIONS THÉÂTRE

Flammarion : 1988: Jock, Visite d'un père à son fils, Fin de programme, Le chant du coq.

Julliard : 1991: L'hôtel du silence, Le landau qui fait du bruit, C'était vers la fin de l'automne.

Julliard : 1993: Derrière les collines.

Actes Sud Papiers: 1997: Jock, Ces gens qui ne veulent pas mourir sont incroyables.

PUBLICATIONS ROMANS :

Flammarion : 1989: Scène de la misère ordinaire.

Flammarion : 1990: Que le jour aille au diable.

Flammarion : 1996: Sur la tête du bon dieu.

Edition de la Différence: 1999: Ainsi soit-il.

Mail de l'auteur: jeanlouisbourdon@hotmail.com